

Arrêts sur images

Didier Spire

Didier Spire

Rédacteur en chef

Cette fois-ci, c'est sûr : le deuxième millénaire est engagé, le vingt et unième siècle s'ouvre à nous. Je vous souhaite donc à tous, fidèles lecteurs, une heureuse année, un bon siècle... et le reste !

C'est aussi la dixième année qui commence pour notre revue. Arrêtons-nous donc un instant pour faire le point.

Quant *Agricultures* a été lancé, je vous avouerais que, malgré mon désir d'œuvrer pour la francophonie, je ne croyais pas trop à l'avenir de cette nouvelle utopie. Quoi ? Une revue généraliste quand tout se spécialise, et de plus en français quand l'anglomanie fait rage chez les scientifiques. Une revue où seront mélangées les sciences sociales et les connaissances nouvelles en biologie ? Une revue qui intégrera les problèmes posés aux pays en développement et ceux de l'ultramodernisme occidental ? Cela va vite tourner court !

Et bien, Cher lecteur, je me trompais du tout au tout. Neuf ans après, notre revue se porte bien, et même très bien.

Non seulement nous avons acquis un lectorat important et une certaine notoriété auprès des organismes de recherche et d'enseignement supérieur, servant même parfois de liens entre certains d'entre eux, mais nous détenons dans nos bagages une centaine d'articles à publier, preuve de la vitalité de la revue et de la confiance de ceux qui nous

envoient leurs œuvres. Et nous sommes particulièrement heureux de trouver parmi ces futures publications encore plus d'études menées par des Africains.

Petit à petit, donc, *Agricultures* a fait son nid, s'est donné une ligne de conduite, réfléchissant sur le rôle multiple d'une recherche agronomique composite, mais destinée à servir les hommes, tous les hommes dans leur diversité.

Quels sont donc les atouts de notre revue et pourquoi cette réussite ? D'abord peut être parce qu'il s'agit d'une revue en français et que les scientifiques de la francophonie, spécialement les agronomes, ont besoin de cette langue pour travailler et surtout communiquer.

Savez-vous que chaque année, selon le professeur Hagège, 25 langues disparaissent de notre planète. Pour ces langues et les ouvrages qui, parfois, les soutenaient, pas de notice nécrologique ! Au rythme où vont les choses et si l'on dénombre aujourd'hui près de 5 000 langues sur la terre, il n'en restera plus guère que la moitié à la fin de ce nouveau siècle. Aucune langue, sauf l'anglais, n'est à l'abri de cette disparition, même celles qui semblent bien protégées par le grand nombre de ceux qui la parlent. Bien sûr, le français a encore de beaux jours devant lui. Mais déjà, il devient difficile d'exercer notre langue pour certaines activités. Dans de nombreux congrès scientifiques, même sur nos territoires francophones, s'exprimer

en anglais devient la règle. Les revues internationales imposent l'anglais. L'anglais ? même pas. Un sabir angloïde, péniblement annoncé par des scientifiques hésitants et, de plus, souvent mal compris des vrais anglophones. Si l'on ne peut échapper complètement à la domination de l'anglais dans la langue scientifique, peut-être pouvons-nous résister par l'emploi d'une langue française claire et d'une terminologie qui ne soit pas hermétique. C'est une des propositions que nous faisons sans cesse à nos auteurs, allant parfois jusqu'à les importuner par plusieurs renvois de correction, gymnastique à laquelle ils se plient en général volontiers. Certes, un langage technique spécialisé permet de se comprendre à l'intérieur d'une discipline, mais cette attitude est pour partie responsable du manque de culture générale scientifique de l'ensemble de notre communauté agronomique (manque d'envie et manque de temps pour lire un article d'une discipline étrangère) et, par ailleurs, ne fait qu'accroître le fossé qui sépare les sciences de la société.

Or, notre revue veut donner l'envie d'en savoir toujours plus sur les nombreuses facettes d'une recherche agronomique, par essence pluridisciplinaire, qui, assemblées, synthétisées, permettront d'imaginer le futur. Ce futur est encore incertain. Le rôle des agronomes est de contribuer à l'amélioration d'une alimentation pour tous, qualitativement et quantitativement, et de sauvegarder une agriculture et son environnement dans sa diversité géographique et sociale. Mais nous vivons dans une époque indiscutablement opaque. Personne ne peut aujourd'hui apporter de solutions définitives ni même dire pourquoi nous n'y voyons pas clair. Il nous manque à tous des repères. Les idéaux disparaissent, les certitudes se font rares et de nouveaux dangers, affectant le monde entier et les sociétés rurales en particulier, nous guettent à chaque tournant. Devant ce paysage de brume, les attitudes sont diverses. Certains continuent d'avancer dans le confort de leur discipline, de progresser dans la connaissance technique, en approfondissant le détail, en affirmant bien souvent qu'ils apportent les solutions du futur. D'autres, retournent au passé pour trouver les traces perdues ou les traditions des anciennes routes qui permettraient une réorientation de nos sociétés.

D'autres enfin, scrutent l'environnement écologique, sociologique, économique,

espérant qu'une observation attentive livrera certains indices.

Notre revue ne veut ignorer aucune de ces voies, mais au contraire encourager toutes les initiatives contribuant à résoudre les problèmes de nos sociétés.

Car ce n'est pas par hasard que nous avons mis un « S » au titre de notre journal. « Des agricultures », voilà bien de quoi il s'agit. Au grand nombre de sociétés rurales existantes correspond un grand nombre de solutions utilisant le clavier des différentes disciplines agronomiques. Avec sept notes de musique et quelques demi-tons on compose bien une infinité de partitions. C'est dire que nous devons être des optimistes (mais pas béats !). Les solutions, nous les trouverons. À nous de prouver que le pire n'est jamais sûr.

Vous avez peut-être compris, à travers ces premières lignes, que notre revue cherche et cherchera à résister à la dictature de la standardisation, de la solution unique, du monopole d'une discipline, d'un raisonnement. Pour cela, notre potion magique est riche de multiples ingrédients. Nous voulons, en premier lieu, faire découvrir la diversité, y compris avec ses chemins de traverse. « L'uniformité est la mère du conformisme, l'autre visage du conformisme est l'intolérance » a écrit Zygmunt Bauman lors d'une analyse du coût humain de la mondialisation [1]. Cette analyse critique peut s'appliquer à nos recherches disciplinaires et à leurs revues. Dans un site homogène, il est excessivement difficile d'acquiescer les caractères et les capacités nécessaires pour affronter la différence humaine et les situations d'incertitude. Et s'il manque ce caractère et ces capacités, il devient très facile de se méfier de l'autre. L'autre, c'est celui qui n'est pas familier, celui qui n'est pas facile à comprendre, en partie impénétrable. Cette absence de diversité s'oppose à la convivialité, mène à la séparation et à l'exclusion, et bien évidemment à un élitisme scientifique opposant l'intérêt personnel à un apport de tous dans un but collectif. C'est ce que nous avons refusé dès le départ. Nous sommes opposés à cet élitisme. Dans l'espace francophone, la science n'est pas répartie également. Elle est en retard, par exemple, pour de nombreuses raisons qui mériteraient d'être analysées plus à fond, en Afrique subsaharienne.

Notre volonté, dès la naissance de notre revue, a été d'aider à la publication de l'ensemble des auteurs de la francopho-

nie et de faire progresser les connaissances de base sur lesquelles s'appuie le développement scientifique. D'où les synthèses que nous publions régulièrement et qui sont autant de documents actualisés mis à disposition des chercheurs et surtout des enseignants.

Par ailleurs, les sciences du Sud s'affirment en proposant des réponses adaptées aux situations locales que nous voulons absolument faire émerger comme contribution à la diversité. Nous souhaitons montrer la vitalité de la science africaine, ce qui est une originalité d'*Agricultures*, en publiant les articles que nous font parvenir nos collègues africains malgré les nombreuses difficultés matérielles qui se présentent à eux. Non seulement, derrière ces publications, il y a la volonté de présenter les problèmes des pays du Sud, mais encore il faut y voir, à travers la mise en forme, les retouches et les prévisions successives, une manière d'apprentissage à la publication scientifique qui, au départ, fait souvent défaut aux auteurs.

Notre revue n'a pas pour stratégie de survie l'exclusion et le refus d'articles (même si, naturellement, certains sont refusés, une certaine qualité étant toutefois nécessaire). Nous ne chercherons jamais, pour éviter un dilemme, à garder notre voisin à bonne distance.

En écrivant cela, nous savons que nous sommes en contradiction avec les grandes lignes de force de la mondialisation actuelle. Mais n'est-ce pas un des rôles de la francophonie que de créer des contre-pouvoirs à la pensée unique ?

« Un des traits inquiétants de l'état actuel de la civilisation moderne est qu'elle a cessé de s'interroger sur elle-même » a dit Cornélius Castoriadis. Sans être peut-être aussi pessimiste, nous pensons qu'il est dangereux de ne pas poser certaines questions, de ne pas affronter certaines réalités. Cela conduit inévitablement à détourner les yeux des véritables enjeux.

Rien, d'ailleurs, n'est fait aujourd'hui pour encourager à s'arrêter, à réfléchir sur soi, à discuter avec les autres, à poser le pour et le contre. Il n'y a guère de place pour les débats dans les revues scientifiques. Nous voulons revivifier ces échanges, ces réflexions. Avec les « Contrepoints » de certains numéros d'*Agricultures*, c'était un bon début. Il nous faut accroître encore cette manière de faire dans l'avenir.

Force est de constater, pour ne pas être traité de naïf, que les règles du jeu éta-

blies par les tenants d'une certaine mondialisation, imposent un développement qui ne va pas dans le sens de ce que nous souhaitons.

Exister localement dans un univers mondialisé devient de plus en plus insupportable. Aujourd'hui, les véritables décideurs sont les investisseurs financiers, les actionnaires. Ils ont le pouvoir de déclarer sans valeur les jugements et les actions menées par d'autres sur place. Délivrés de toute contrainte spatiale, ces nouvelles « élites » qui détiennent le capital décident de la valeur des marchandises sans connaître les éléments locaux.

La nature déterritorialisée du pouvoir vis-à-vis d'une agriculture maintenue, par définition même, dans les territoires est une des données nouvelles issues de la mondialisation. Cette situation permet d'ailleurs aux nouveaux dirigeants de ne pas avoir besoin d'assumer les conséquences de leurs actes. Plus de devoirs à l'égard de ceux qui produisent, ni à l'égard du futur (environnement). La mondialisation donc, loin d'entraîner une homogénéisation des modes de vie,

a pour conséquence de les opposer : d'un côté des possédants émancipés de toutes contraintes, libres d'agir dans un monde où le capital n'a plus de point fixe, où les flux financiers considérables échappent en grande partie au contrôle des gouvernements, et de l'autre côté des ensembles peuplés d'êtres humains attachés à des territoires qui peu à peu sont privés de leur force identitaire.

Nous assignons à notre revue, comme étant une tâche essentielle et, en réaction à ce processus, de participer à la conservation, à la préservation, à la reconstruction des diverses cultures de la francophonie, dans ce qu'elles ont de spécifiques et de précieux sur le plan des terroirs et de leur agriculture.

Notre vision du monde correspond à l'idée d'universalité, idée qui rassemble les notions de « cultures », de « co-développement », de « consensus », de « solidarité », en somme de reconnaissance de l'altérité.

Toute cette famille de concepts porte en elle le projet d'instituer un véritable ordre universel, fort différent de ce qui nous est proposé aujourd'hui.

Elle proclame, simultanément, et nous le prenons à notre compte, l'intention de donner une chance semblable à tous, d'offrir les moyens d'une vie digne où chacun pourrait développer ses talents harmonieusement.

On ne trouve plus guère de revues scientifiques d'assemblage, en français, qui essaient d'apporter un aspect éthique aussi bien que pluridisciplinaire à travers la diversité des sujets agronomiques traités.

Si un jour notre revue était amenée à se rétrécir et à disparaître, cela serait un bien mauvais coup porté à l'ensemble d'une communauté scientifique dont la réflexion comme l'intelligence est nécessaire à la résolution des problèmes de notre époque ■

Didier Spire

Références

1. Bauman Z. *Le coût humain de la mondialisation*. Paris : Hachette, 1999 : 204 p.